

# Nwaanyi Bu Ihe

by Martina C. Onuegbu · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/nwaanyi-bu-ihe-resume>

## Summary

En 60 secondes

Une femme porte son foyer, son mariage et sa communauté sur son dos, tandis que tout le monde autour d'elle traite son travail comme invisible. Martina C. Onuegbu écrit en igbo et construit sa démonstration scène après scène : ce qu'on donne à une épouse, ce qu'elle fait réellement, ce qu'on lui doit. Le titre le dit sans détour — une femme est quelque chose. Le roman la suit à travers le mariage, la maternité, la trahison et l'arithmétique lente du respect. À la dernière page, les comptes ne peuvent plus être ignorés.

Pourquoi le lire

Voici de la fiction féministe igbo en igbo, non traduite à travers le prisme de quelqu'un d'autre. Onuegbu prend le proverbe que son titre emprunte et l'éprouve à l'aune de foyers bien réels : qui va chercher, qui cuisine, qui enterre, qui paie. Les lecteurs d'Adichie, des romans de village d'Achebe, de toute histoire sur un travail qui ne reçoit jamais de nom, reconnaîtront ce combat. Les étudiants des littératures de langues africaines y trouveront quelque chose de plus rare encore — un argument fait entièrement dans la grammaire de la culture qu'il défend.

L'histoire

Une jeune mariée entre dans la maison de son mari

Le roman s'ouvre là où commencent les mariages igbo : une jeune femme quitte la concession de son père pour celle de son mari, portant sur la tête les attentes de deux familles. Onuegbu s'attarde sur les premiers jours — la cuisine pour un nouveau foyer, les salutations précautionneuses aux beaux-parents, le regard évaluateur des femmes qui se tenaient jadis là où elle se tient. Elle apprend vite que sa valeur sera évaluée chaque jour : des enfants mis au monde, la nourriture prête, la ferme entretenue, le caractère tenu en laisse. La famille de son mari guette les fautes ; la sienne guette la honte qu'elle ne doit pas ramener à la maison. Les premiers chapitres établissent l'économie du mariage — ce qu'on lui a donné (la dot, les cadeaux, la cérémonie) et ce qu'elle doit désormais (tout, en continu). La prose est chaleureuse envers elle, froide envers le système. Une première grossesse ou une première épreuve domestique montre ce qui est en jeu : la position d'une épouse monte ou descend selon des résultats qu'elle contrôle en partie et en partie pas. À la fin de ce mouvement, elle n'est plus la fille d'une concession mais une travailleuse dans une autre, et le livre a discrètement posé sa question centrale — si une femme est « quelque chose », pourquoi la traite-t-on comme un outil

?

## Le travail que personne ne compte

Le milieu du roman est le passage le plus fort d'Onuegbu : une anatomie du travail d'une femme. Les journées sont rendues en tâches — l'eau, le bois de chauffe, le marché, les enfants, les exigences des beaux-parents, la ferme qui nourrit tout le monde et le petit commerce qui met des pièces dans son tablier. Les contributions de son mari arrivent comme des occasions ; les siennes arrivent comme la météo. Quand il faut de l'argent pour la scolarité ou une maladie, c'est souvent son commerce qui comble l'écart, et pourtant le crédit du foyer va ailleurs. Onuegbu dramatise le déséquilibre par des confrontations précises plutôt que par des discours : une querelle au sujet d'argent qu'elle a gagné, une brimade d'une co-épouse ou d'un beau-parent, un moment où son avis dans les affaires de la famille est écarté jusqu'à ce qu'un homme le reprenne à son compte. Le proverbe du titre — *nwaanyi bu ihe*, une femme est quelque chose/une possession — est retourné et examiné sous ses deux faces : est-elle un trésor ou une chose ? Les femmes qui l'entourent forment le chœur du roman, certaines faisant respecter les règles qui les lient, d'autres les contournant discrètement. Une perte ou une trahison grave dans cette section marque le tournant : quelque chose à quoi elle se fiait — la promesse d'un mari, l'équité d'un mariage — se révèle peu fiable, et elle commence à tenir ses propres comptes.

## La confrontation

La trahison se durcit en crise. L'injustice ambiante — le travail non payé, l'argent non partagé, le manque de respect déguisé en coutume — se concentre en une rupture unique que toute la concession doit affronter. Onuegbu la met en scène comme un tribunal domestique : les membres de la famille se rassemblent, les paroles sont pesées, et l'on demande à l'épouse d'absorber un tort de plus au nom de la paix. Ce qui lui coûte le plus n'est pas l'insulte elle-même mais la découverte de qui attend d'elle qu'elle la porte — y compris des femmes qui devraient être ses alliées. Sa réponse est le geste le plus audacieux du roman : elle cesse de jouer son rôle tout en restant dans la géographie du mariage. Elle retient ce qui a toujours été gratuit. Le foyer, qui fonctionnait grâce à son travail invisible, commence à se dérégler — la nourriture, l'ordre, le soin, la machinerie visible de la respectabilité s'enraye. Les hommes qui n'ont jamais vu le moteur affrontent maintenant son silence. La communauté lit sa résistance dans l'ancien vocabulaire — entêtement, ragots voisins de la sorcellerie, une mauvaise épouse — et elle, dans un nouveau : une personne qui refuse d'être une chose. L'acte se referme sur le point de crise de la concession, l'avenir du mariage dépendant de la question de savoir si la coutume peut plier.

## Une femme est quelque chose

Le dénouement refuse les deux fins faciles. Onuegbu ne brûle pas le mariage, et elle ne le restaure pas intact. Elle négocie plutôt un règlement — par la parole, devant les parents — qui reconnaît le travail et la valeur de l'épouse en termes concrets : le respect qui lui est dû, les contributions reconnues, un mot à dire dans les affaires qui la concernent. La victoire est délibérément modeste ; le système qui la dévalorisait reste debout, mais l'arithmétique d'un

foyer a été corrigée, et les femmes qui regardaient ont vu cela se faire. Les derniers chapitres reviennent au proverbe du titre et achèvent son argument : nwaanyi bu ihe — une femme est quelque chose — doit se lire comme une personne, non comme une propriété, et la différence devient réelle dans les cuisines, les fermes et les réunions de famille, non dans les slogans. L'image finale repose sur la protagoniste elle-même, qui n'est plus une jeune mariée que l'on mesure mais une femme qui mesure, sa valeur enfin inscrite au registre du foyer. Le livre se termine là où les romans igbo se terminent souvent — dans la concession, parmi les voix — mais la voix qui clôt la discussion est la sienne.

### Personnages

- La protagoniste (l'épouse au centre du roman): Une épouse igbo travailleuse dont le labeur maintient le foyer debout, alors que la coutume ne lui en crédite presque rien. Son parcours va de la jeune mariée mesurée à la femme qui tient ses propres comptes et exige d'être comptée.
- Le mari: L'homme dont les prérogatives et les angles morts incarnent l'économie conjugale que le roman met en accusation. Il profite de ce qu'elle produit et doit apprendre, à ses dépens, ce que vaut son travail.
- La belle-famille et les femmes de la concession: Le chœur des belles-mères, des co-épouses et des voisines qui font respecter les règles qui les lient elles-mêmes. Certaines sont les juges les plus sévères de la protagoniste ; d'autres deviennent sa preuve silencieuse que la solidarité est possible.

### Thèmes

Le travail non compté des femmes: L'argument central d'Onuegbu est économique. Le roman inventorie la journée d'une épouse — l'eau, le bois de chauffe, la ferme, le marché, les enfants, les soins aux malades et aux vieillards — et montre que cette production continue est tenue pour de la nature plutôt que du travail. Quand le foyer traverse une crise, ce sont son commerce et ses efforts qui comblent le manque, mais l'argent et le crédit vont à l'homme. Le tournant vient quand elle retient le travail qui a toujours été gratuit, et le foyer se met visiblement à cale. Le livre le dit : la prospérité d'une famille est souvent le travail d'une femme portant le nom d'un homme.

Le proverbe en procès: Le titre emprunte un dicton igbo — nwaanyi bu ihe — et tout le roman en est le contre-interrogatoire. « Ihe » peut désigner une chose de valeur ou simplement une chose, et Onuegbu exploite cette ambiguïté. Les scènes de dot, de cadeaux et de tribunal domestique montrent la lecture possessive à l'œuvre : une femme mesurée, échangée, jugée. Face à cela, l'intelligence, les gains et l'autorité morale de l'héroïne plaident pour l'autre lecture : une personne de substance. Le livre le dit : les proverbes portent les valeurs d'une culture, mais il faut la vie d'une femme pour décider quel sens ils porteront.

La coutume comme tribunal: Presque chaque crise du roman est jugée devant la parenté — négociations de mariage, querelles, le grand règlement de comptes du troisième acte. Onuegbu montre la coutume comme un système juridique vivant, avec de vrais gagnants et de vrais

perdants, et note qui a le droit d'y parler : les hommes prononcent, les femmes sont prononcées. L'acte le plus audacieux de l'héroïne est de parler dans ce forum plutôt qu'en dehors, forçant l'assemblée à entendre le récit qu'une épouse fait de son propre mariage. Le livre le dit : la tradition n'est pas l'ennemie ; le silence qu'on garde en elle l'est.

Les femmes, juges et alliées les unes des autres: La douleur la plus vive du roman ne vient pas du mari mais des femmes de la concession — belles-sœurs et voisines qui surveillent les jeunes épouses, colportent des ragots sur les femmes rebelles et infligent les cruautés qu'elles ont elles-mêmes subies. Onuegbu refuse de les idéaliser, mais en offre certaines les moments les plus discrets de solidarité du livre, à mesure que la résistance de l'héroïne montre aux autres ce que peut être le refus. Le livre le dit : l'oppression survit grâce à l'exécution par les femmes, et c'est chez les femmes que son éveil commence à la faire vaciller.

### Symboles

- Le proverbe du titre lui-même: Nwaanyi bu ihe — « une femme est quelque chose » — est le symbole directeur du roman, une formule capable de couronner la femme ou de la rabaisser selon celui qui la prononce. Ses deux lectures, trésor et outil, reflètent les deux mariages entre lesquels le livre pourrait conclure. L'arc du récit est la correction du proverbe : de chose comptée à personne qui compte.
- La ferme et l'étal du marché: Les cultures qu'elle soigne et les marchandises qu'elle commercialisent représentent une production que tous consomment et que personne ne crédite. Quand elle les retient, la faim du foyer devient l'argument rendu tangible. Leur rétablissement à de nouvelles conditions reflète le mariage renégocié.
- La concession: L'agencement physique de la concession igbo — qui possède une case, un foyer, une place à l'assemblée — dessine la hiérarchie que le roman conteste. Ses rassemblements sont les prétoires où la valeur de la protagoniste se dispute. Le règlement final redessine sa place à l'intérieur de ses murs sans les briser.

### La fin expliquée

La fin est un règlement, pas une révolution, et c'est dans cette retenue que réside son sens. Onuegbu laisse son héroïne obtenir une reconnaissance à l'intérieur du mariage plutôt qu'en dehors, ce que certains liront comme un compromis et d'autres comme la victoire plus difficile, plus igbo : la cour du compound elle-même contrainte de statuer en faveur de l'épouse. L'ambiguïté est délibérée — a-t-elle changé le système ou seulement la version qu'en donne son foyer ? La réponse du roman semble être que les systèmes changent une comptabilité à la fois, devant témoins, et les témoins ici sont des femmes qui savent désormais que le refus est possible. Le proverbe du titre, résolu en personne, atteint sa cible parce que le livre a passé trois actes à faire signifier différemment « chose » et « personne » dans le riz, dans l'argent, dans la parole. Il se termine sur sa voix, qui est la dernière preuve de l'argument.

### Limites

La clarté polémique du roman est aussi sa contrainte : le mari et les beaux-parents juges peuvent se lire comme des types construits pour être mis en accusation, et le règlement final arrive avec moins de friction que la crise qui le précède ne le mérite. Les lecteurs qui attendent des intrigues secondaires, de l'humour ou une intériorité allant au-delà de l'économie du mariage trouveront le livre monomaniacal. Et pour les lecteurs sans l'igbo, l'accès dépend entièrement de la traduction, ce qui risque d'aplatir les jeux de mots dont le titre dépend. Ce sont les coûts de la focalisation, non des échecs de l'écriture — mais ils sont réels.

En une phrase

Le travail non comptabilisé d'une femme est le moteur de son foyer, et le jour où elle s'arrête est le jour où le foyer découvre ce qu'elle vaut.

Pour qui

Les lecteurs de fiction féministe africaine qui veulent l'argument avancé dans la langue et la coutume igbo plutôt que contre elles. Aussi les étudiants et enseignants des littératures de langues africaines en quête d'un roman qui transforme un foyer en leçon d'économie.